



**HAL**  
open science

## Emmanuel de Martonne, figure de l'orthodoxie épistémologique postvidalienne ?

Olivier Orain

► **To cite this version:**

Olivier Orain. Emmanuel de Martonne, figure de l'orthodoxie épistémologique postvidalienne ?. Baudelle (Guy), Ozouf-Marignier (Marie-Vic) & Robic (Marie-Claire). Géographes en pratique (1870-1945). Le terrain, le livre, la cité, Presses universitaires de Rennes, pp.289-311, 2001, Espace et territoires. halshs-00082202

**HAL Id: halshs-00082202**

<https://shs.hal.science/halshs-00082202v1>

Submitted on 27 Jun 2006

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Emmanuel de Martonne, figure de l'orthodoxie épistémologique postvidalienne ?<sup>1</sup>

Olivier Orain

« Emmanuel de Martonne a [...] joué en France, et aussi dans la géographie mondiale, un rôle très important. En France il fut le « patron » à une époque où, dans les facultés des lettres, on comptait rarement plus d'un professeur de géographie et, plus rarement encore, un assistant, et où les universités ne s'étaient pas multipliées. »

Jean Dresch (1975)<sup>2</sup>

Il est coutumier dans la tradition française d'opérer une équivalence absolue entre géographie « classique » et « vidalienne », suivant une mythologie que les « élèves » du « maître » ont été les premiers à échafauder. D'une certaine manière, l'institution de cette figure fondatrice a trouvé son efficacité maximale dans les entreprises iconoclastes des nouveaux géographes<sup>3</sup>, qui ont achevé l'assimilation entre personnage et paradigme. Si l'on met de côté la suspicion historiographique essentielle que suscite tout récit des origines autoproduit par une communauté donnée, de nombreux soupçons pèsent aujourd'hui spécifiquement sur le monopole de paternité ainsi concédé à P. Vidal de la Blache par ses thuriféraires et détracteurs. Jules Sion fut peut-être le premier à envisager un hiatus entre le « maître » et l'école française de géographie lorsqu'il écrivit en 1934, en conclusion d'un article sur le « style » de Vidal : « [...] n'avons-nous pas laissé perdre une partie de l'héritage légué par le maître, et peut-être la meilleure ? »<sup>4</sup>. Des travaux approfondis sur les textes de celui-ci<sup>5</sup> tendent à confirmer cette intuition fugace, sinon d'une « perte », du moins d'une inadéquation entre les représentations habituelles de la « doxa » vidalienne (notamment comme écologie humaine) et le spectre effectif des questionnements présents dans ses travaux. Tout se passe comme si le champ des possibles offert par la pratique vidalienne de la géographie avait été restreint, simplifié, et pour ainsi dire ossifié, par ses successeurs immédiats. En termes kuhniens<sup>6</sup>, la période de *science normale* du paradigme de la géographie classique commencerait après P. Vidal de la Blache.

Tant institutionnellement qu'en termes de valeurs, de pratiques, de contenus et d'exercices-types, la géographie n'avait certainement pas pleinement cristallisé ses positions en 1918, lorsque s'efface définitivement le fondateur de l'École française de géographie. Déjà, l'extrême disparité de contenu des thèses soutenues par les disciples de Vidal<sup>7</sup> suffirait à souligner le caractère ouvert des perspectives offertes par le magistère vidalien, et *a contrario*, le manque de netteté du

---

<sup>1</sup> O. Orain, « Emmanuel de Martonne, figure de l'orthodoxie épistémologique postvidalienne ? » dans G. Baudelle, M.-V. Ozouf-Marignier et M.-C. Robic, dir., *Géographes en pratiques (1870-1945). Le terrain, le livre, la Cité.*, P. U. de Rennes, 2001, p. 289-311.

<sup>2</sup> DRESCH, J., « Emmanuel de Martonne », dans *Les géographes français*, Paris, CTHS, Bulletin de la section de géographie, LXXXI, années 1968-1974, 1975, p. 35-48.

<sup>3</sup> Ainsi, les positions refondatrices d'un Roger Brunet ou d'un Yves Lacoste sont, chacune à leur manière, adossées au rejet *in abstracto* d'une certaine vision de Vidal de la Blache (« réactionnaire » chez l'un, « apolitique » chez l'autre). Cf. ROBIC, M.-C., « Pour une histoire de la géographie en tension », dans BLANCKAERT, C. et alii, *L'histoire des sciences de l'homme. Trajectoire, enjeux et questions vives*, Paris, L'Harmattan, coll. H.S.H., 1999, p. 159-182.

<sup>4</sup> SION, J., « L'art de la description chez Vidal de la Blache », dans *Mélanges de philosophie, d'histoire et de littérature offerts à Joseph Vianey*, Paris, Les Lettres françaises, 1934, p. 487.

<sup>5</sup> Cf. notamment ROBIC, M.-C. et alii, *Dans le labyrinthe des formes. L'individualité française selon le Tableau de la géographie de la France de Paul Vidal de la Blache*, Paris, Ed. du CTHS, à paraître courant 2000.

<sup>6</sup> Les analyses ici développées sont largement tributaires d'une interprétation kuhnienne de l'histoire de la géographie empruntée à Marie-Claire Robic.

<sup>7</sup> Soulignée par François Simiand dans sa fameuse recension des thèses des élèves de P. Vidal de la Blache dans *L'Année sociologique* (1909)

paradigme en train de se constituer. Il a donc fallu d'autres interventions, certainement décisives, certainement plurielles, pour constituer cette constellation de pratiques structurées (tels le commentaire de carte, l'excursion collective, etc.), de valeurs partagées (ainsi le mouvement qui va des « conditions naturelles » à l'« homme », à l'exclusion d'autres perspectives...), de lieux de légitimation (de la parole d'excursionniste à l'agrégation de géographie), qui ont fait et font encore le paradigme de la géographie classique.

« Patron » de la géographie française jusqu'en 1944 selon J. Dresch<sup>8</sup>, Emmanuel de Martonne figure sans doute parmi les principaux « normalisateurs » de la discipline, et ce dès avant la disparition de P. Vidal de la Blache. Son rôle corporatif est bien connu : entre autres actions, « il eut l'idée, en 1906, d'organiser pour la première fois une excursion interuniversitaire où étaient conviés les collègues de toutes les universités ainsi que les étudiants avancés »<sup>9</sup> ; il a fondé l'Institut de géographie de Paris (1923), avant de promouvoir, avec André Cholley, le dossier de l'agrégation de géographie auprès des hiérarques de Vichy (1940-1942). Ce faisant, plus que nul autre, il a sans doute contribué à instituer et à faire exister une communauté géographique nationale. On sait également le rôle clef qu'il a joué dans les congrès internationaux<sup>10</sup>. Ces différentes actions suffisent à indiquer l'importance du rôle *social* d'E. de Martonne, agent holonique de la communauté géographique française et internationale.

Il est en revanche beaucoup plus délicat de mesurer son rôle dans la constitution de la *doxa* de l'école française de géographie. Certains, tel Jean Dresch, ont eu tendance à minorer la pérennité de son influence intellectuelle, de la même façon qu'était souligné son peu d'appétence pour les constructions théoriques. À lire la notice du recueil *Les géographes français* (1975, cf. infra), le thème de l'oubli des travaux de De Martonne revient comme une antienne, sinon comme une déploraison. Mais peut-être faut-il chercher ailleurs que dans les index bibliographiques la pérennité de la pensée de ce « patron », transmise dans une posture complexe à valeur paradigmatique, impatrimonisée insensiblement dans un *faire* plutôt que trace écrite destinée aux anthologies...

Telle sera notre hypothèse : considérer la posture épistémologique d'E. de Martonne comme un « patron » pour la géographie postvidalienne, d'autant plus opérant qu'il découlait d'une pratique normée mais implicite<sup>11</sup>. C'est en professant — en chaire et en excursion autant que par écrit — que cet homme d'action a pu construire et transmettre une posture disciplinaire, qui va bien au-delà de la lettre d'un discours. Ce faisant, il est doublement paradoxal d'aller exciper du *texte* martonnien des principes très rarement explicités (ou alors « en creux ») et qui, dans leur regret de l'expérience du terrain, ont tendance à dévaloriser la portée cognitive de la chose écrite. On assumera le décalage en invoquant la rareté des témoignages, et leur insuffisance pour reconstituer une conception cohérente (si tant est qu'une telle entreprise ait du sens...). Par ailleurs, il n'est pas de notre propos de considérer E. de Martonne comme le seul fondateur de la *doxa* de la géographie classique française : indéniablement P. Vidal de la Blache y a contribué ; et l'on ne saurait négliger le rôle proprement doctrinaire de Lucien Gallois. Faute de pouvoir ou de vouloir distribuer les paternités, on a mis l'accent sur une figure unique, quitte à souligner épisodiquement des convergences essentielles.

Dans un premier temps, il s'agit de se demander si la position épistémologique d'E. de Martonne possède une cohérence interne susceptible d'être déduite ou reconstruite à partir d'un corpus de textes épars<sup>12</sup>. Émerge alors une posture que l'on serait tenté de qualifier de réaliste,

<sup>8</sup> Cf. l'épigramme et la note 1.

<sup>9</sup> DRESCH, J., *op. cit.*, p. 41.

<sup>10</sup> Notamment grâce au livre de ROBIC, M.-C., et alii, *Géographes face au monde. L'Union géographique internationale et les congrès internationaux de géographie*, Paris, L'Harmattan, 1996.

<sup>11</sup> Dans *La Structure des révolutions scientifiques*, Thomas KUHN met l'accent sur l'invisibilité relative d'un paradigme en période de science normale

<sup>12</sup> Ont été utilisés pour cette étude : les deux volumes consacrés à l'Europe centrale dans la *Géographie universelle* des années 1930, le *Traité de géographie physique* (1919), *Les régions géographiques de la France* (1921), *Les Alpes* (1926), la collection *Les grandes régions de la France* (1927 et sq.), la *Géographie aérienne* (1948) et un certain nombre d'articles.

voire d'ultra réaliste. Elle nous semble susceptible d'éclairer nombre d'aspects de l'écriture de De Martonne. En reconstruisant ce « patron », il s'agit aussi de suggérer (plus que de montrer) sa pertinence comme modèle de la posture géographique classique et d'en indiquer les paradoxes.

## I Un avatar suggestif du bonheur géographique

### *L'impossible cohérence ?*

Prétendre reconstruire une posture épistémologique martonnienne pose un ensemble de difficultés non négligeables. La première tient à la réticence notoire du dit géographe pour les constructions théoriques et, *a fortiori*, pour les introspections épistémologiques et les questions de légitimation disciplinaire. Jean Dresch n'a pas peu contribué à cette représentation d'un de Martonne hostile à la théorisation :

Ayant obtenu de l'Administration et des historiens une relative indépendance de la géographie, longtemps recherchée, il n'a pas cru devoir poser la question de savoir si la géographie est une discipline « scientifique » ou « littéraire ». Il est probable que, pour lui, la question était oiseuse[...]. *Orienté vers la recherche plutôt de résultats pratiques que de doctrine*, il a même pu craindre que de pareilles distinctions fussent dangereuses. [...]

*S'il ne fut pas un théoricien* et si, par suite, son ambitieux *Traité* peut paraître, souvent à tort, comme vieilli [...], si les conceptions de géographie régionale auxquelles il s'est efforcé de rester fidèle sont aujourd'hui dépassées, il a du moins marqué de sa forte personnalité une époque de la géographie française.<sup>13</sup>

Une réévaluation de cette image nous semble nécessaire. L'examen du premier chapitre du *Traité de géographie physique*, dévolu à une entreprise de définition de la géographie, y contribuera. C'est que les ambiguïtés de la posture d'E. de Martonne s'y nouent dès l'incipit :

Vouloir définir une science par des principes posés *a priori*, vouloir assigner des limites exactes à son champ d'investigation, est une entreprise toujours téméraire. Il semble que plus le savoir humain progresse, plus apparaissent les liens qui rattachent entre elles les diverses sciences, comme des branches issues d'un tronc commun. Les circonstances qui déterminent l'attribution de tel ordre de recherches aux adeptes d'une certaine science sont souvent presque fortuites. L'histoire de la géographie en offre plus d'un exemple. Toute définition *a priori*, qui ne tient pas compte de l'évolution naturelle des choses, risque de rester sans influence, ou d'en exercer une mauvaise.<sup>14</sup>

Au nom de la spontanéité des pratiques scientifiques (il n'est pas anodin que l'auteur les *naturalise* métaphoriquement), toute définition principielle de la géographie est écartée au bénéfice d'une archéologie historique des pratiques. E. de Martonne fait preuve d'un relativisme presque « cynique » qui ne doit pas nous abuser sur sa posture : si la division disciplinaire est contingente, la logique de progrès des sciences ici invoquée implique un mouvement général de coalescence des disciplines, tendant vers un « tronc commun ». On peut faire l'hypothèse qu'une telle conception repose sur l'idée d'une unité sous-jacente des réalités du monde, dont découlerait l'indifférenciation progressive<sup>15</sup> des « savoirs » au fur et à mesure de leurs progrès. De ce fait, toute entreprise épistémologique visant à dégager une essence disciplinaire semble condamnée, du fait de la contingence historique des segmentations du savoir.

Pourtant, que fait E. de Martonne dans la suite du chapitre « Évolution de la géographie » du *Traité*... ? Il construit en une quinzaine de pages une histoire rétrospective de la discipline,

<sup>13</sup> DRESCH, J., *op. cit.*, p. 48. C'est nous qui soulignons.

<sup>14</sup> MARTONNE, E. de, *Traité de géographie physique*, Paris, Armand Colin, 1919, p. 3.

<sup>15</sup> L'oxymore auquel nous recourons ici est déjà latent dans le texte de De Martonne : la métaphore « comme des branches issues d'un tronc commun » implique un mouvement inverse au motif initial formulé dans la formule « plus le savoir humain progresse, plus apparaissent les liens qui rattachent entre elles les diverses sciences ». Cette contradiction reflète à notre sens la difficulté qu'il y a à penser l'articulation entre pluralité des sciences et unité supposée de la réalité...

finalisée par un certain nombre de progrès (des savoirs, des méthodes, ...) et par la mise en exergue de *principes* récurrents<sup>16</sup>. L'ultime partie, intitulée « Définition de la géographie », reformule ceux-ci en les instituant dans l'intangibilité d'une « science formée » : « L'essentiel est de dégager *les principes de la méthode* qui semblent maintenant *acquis* »<sup>17</sup>. Niée dans son autonomie, énoncée malgré tout comme résultat induit d'une histoire disciplinaire, l'entreprise de spécification de la discipline est finalement omniprésente dans ce chapitre, qu'elle fonde en quelque sorte par rétroduction. Incidemment, on peut faire remarquer qu'un tel dispositif révèle une contradiction entre le mouvement du texte (inductif) et sa logique sous-jacente (déductive), comme si notre auteur voulait sacrifier à tout prix à une conception démentie par sa pratique, mais virtuellement impatronisée par les dispositifs d'écriture qu'il mobilise.

Toute la difficulté d'une définition de la posture épistémologique d'E. de Martonne se révèle dans ces ambiguïtés. Nous venons d'établir que les réticences vis à vis de la « doctrine » relevaient plus d'une position affichée que d'un état de fait. Mais c'est l'ensemble du premier chapitre du *Traité* qui est émaillé de mouvements contradictoires. Ainsi, examinant la question de la nécessité d'une démarcation entre ce qui relève des investigations géographiques et ce qui n'en relève pas, l'auteur commence par soutenir une telle entreprise :

[...] la géographie a pris l'allure d'une science envahissante à tendances encyclopédiques. De pareils faits ne sont pas rares dans l'histoire des connaissances humaines : la philologie a passé par cette période, la sociologie s'y trouve encore. La géographie commence à en sortir ; la préoccupation de limiter le champ des études géographiques se fait jour chez plus d'un auteur.<sup>18</sup>

Pourtant, à l'issue d'une comparaison à visée illustrative entre géographie et géologie dont la finalité est pour le moins ambiguë, le propos bascule dans la dénégation :

En réalité, la limitation exacte du champ des investigations géographiques est une entreprise chimérique. Cette science touche à trop de sciences, et elle a, — son histoire le prouve, — trop d'intérêt à rester en contact avec elles pour qu'on puisse même désirer cette limitation.<sup>19</sup>

Il ne s'agit là que d'un exemple supplémentaire ; et l'on pourrait étendre aisément la liste des tensions qui traversent la posture d'E. de Martonne lorsqu'il s'agit d'énoncer ce qui fonde la géographie. Cela rend-il pour autant caduc tout effort de reconstruction ?

### *Une géographie réconciliée, ou qui s'efforce de l'être*

Les multiples ambiguïtés de la posture d'E. de Martonne nous apparaissent en fait indissociables de l'accomplissement disciplinaire qu'il ne cesse d'invoquer. Qu'on en juge par quelques affirmations relevées dans le *Traité* :

[...] il est nécessaire de rechercher comment s'est formée cette science, devenue par une lente évolution une des plus complexes qu'ait forgées l'esprit humain. (p. 3)

On peut considérer la géographie comme une science formée. (p. 20, 1<sup>re</sup> phrase de la « définition »)

Mais le géographe est le seul savant qui s'astreigne à la fois à connaître la répartition des phénomènes superficiels, physiques, biologiques ou économiques, à démêler les causes de cette répartition, en la rattachant à des lois générales, et à en rechercher les effets. Il est amené ainsi à envisager des combinaisons locales d'influences, dont la complexité dépasse tout ce qu'imaginent physiciens, botanistes, statisticiens. La surface de la Terre est son laboratoire, merveilleux champ d'expériences... (p.23)

Enfin, quand les sciences physiques et naturelles ont permis une intelligence plus complète des relations locales, la géographie s'est révélée comme une science descriptive et explicative d'une complexité très grande, d'un intérêt philosophique et pratique à la fois. (p. 25)

<sup>16</sup> Dualisme de la géographie, partagée entre géographie générale et géographie régionale, mais réunifiée par l'induction (ou « principe de géographie générale ») et par le « principe de causalité », qui met l'accent sur les co-occurrences spatiales.

<sup>17</sup> MARTONNE, E. de, *Traité...*, *op. cit.* p. 21.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 21.

D'autres remarques incidentes, éparpillées dans les volumes de la *Géographie universelle* ou dans la *Géographie aérienne* notamment, attestent de la confiance affichée, de la sérénité épistémologique de notre auteur, même si l'on ne retrouve nulle part des formulations manifestant un tel irénisme. Dès lors, tout se passe comme si l'accomplissement proclamé suffisait à légitimer les pratiques et valeurs de la discipline. En somme, le *passage obligé* par une « définition de la discipline » dans le *Traité de géographie physique* débouche sur une axiologie disciplinaire<sup>20</sup> destinée à être communiquée à un public très large. E. de Martonne professe les valeurs d'une science établie, « normale », qui n'a plus besoin de se légitimer. La première phrase de la préface affirme cela à sa manière : « Cet ouvrage n'est pas de ceux dont le dessein a besoin d'être longuement exposé. » Une « science formée » se doit de produire des résultats plutôt que de s'interroger sur elle-même. Ce qui ne dispense pas E. de Martonne de réaffirmer les valeurs disciplinaires, soit de manière ramassée dans le premier chapitre du *Traité*, soit par d'innombrables notules éparpillées dans l'ensemble de sa volumineuse production. À partir de là, reconstruire un discours cohérent est possible, même si le chemin qui y mène est émaillé de nombreux chausse-trappes.

La reconstruction de l'histoire disciplinaire met en scène l'argument initial du sentiment d'achèvement de la discipline, à savoir la résorption par Humboldt du dualisme géographie générale / géographie régionale :

Qu'il fixe son attention sur un problème géologique, biologique ou humain, ce grand esprit ne reste pas absorbé dans la contemplation du fait local ; il reporte ses yeux vers les autres régions où s'observent des faits analogues, et c'est toujours une loi générale, valable pour toutes les circonstances semblables, qu'il cherche à dégager. L'étude d'aucun point ne lui semble indépendante de la connaissance de l'ensemble du globe. L'application de ce principe est le renversement définitif de la barrière qui séparait la géographie régionale de la géographie générale, le rapprochement de ces deux branches d'une même science et leur fécondation réciproque. Du jour où on en a compris la signification, la géographie moderne est née.

L'articulation des deux « faces » ou « points de vue essentiels » qui font la géographie n'en demeure pas moins marquée par une asymétrie : la géographie générale est tout à la fois « principe » vertical garant de scientificité (avatar martonnien de l'induction), corpus de « lois » qui informe toute recherche particulière et champ spécifique d'investigations géographiques. La géographie régionale n'est en revanche qu'investigation ; elle est en quelque sorte de statut unidimensionnel. En est-elle pour autant moins valorisable ? Dans un passage à notre sens crucial du *Traité*, De Martonne écrit :

La préoccupation des lois générales est un principe scientifique ; la recherche des causes est une préoccupation philosophique. Mais le géographe est le seul savant qui s'astreigne à la fois à connaître la répartition des phénomènes superficiels, physiques, biologiques ou économiques, à démêler les causes de cette répartition, en la rattachant à des lois générales, et à en rechercher les effets. Il est amené ainsi à envisager des combinaisons locales d'influences, dont la complexité dépasse tout ce qu'imaginent physiciens, botanistes, statisticiens. La surface de la Terre est son laboratoire, merveilleux champ d'expériences, où se trouve réalisée une étonnante variété de types régionaux, dont il s'agit pour lui de reconnaître et d'expliquer l'originalité.

Ce qu'il y a de fécond et d'original à la fois dans la méthode géographique, c'est qu'elle met en présence des réalités terrestres. Le genre *Quercus* est une abstraction ; la nature nous montre des forêts de chênes, avec tout un cortège de plantes associées. L'extension et la physionomie de ces forêts sont, en chaque lieu, le résultat d'un certain équilibre entre des influences diverses spéciales à cet endroit : climat, sol, relief, exposition, déboisements et cultures. La grande industrie est une abstraction ; la réalité, ce sont des groupements industriels déterminés par des combinaisons locales de circonstances favorables : présence de la houille, facilités de transport, population dense et active.

En résumé, la géographie moderne envisage la répartition à la surface du globe des phénomènes physiques, biologiques et humains, les causes de cette répartition et les rapports locaux de ces phénomènes. Elle a un caractère

<sup>20</sup> De manière caractéristique, le registre employé dans ce chapitre est tout à la fois *prescriptif* : « ne jamais se contenter de l'examen d'un phénomène sans essayer de remonter aux causes qui déterminent son extension et sans rechercher ses conséquences » (p. 22), « Son application, qui s'impose à toute étude de géographie générale » (p. 23), « il s'agit pour lui... » (idem), « [la géographie] est dans la nécessité de [...] » (p. 24), et *axiologique* : « l'analyse des caractères [...] prend une valeur géographique... » (p. 22), « il importe de bien comprendre que le vrai géographe » (p. 23), « il ne suffit pas pour être géographe[...] » (idem).

essentiellement scientifique et philosophique, mais aussi un caractère descriptif et réaliste. C'est ce qui fait son originalité.<sup>21</sup>

Ce qui fonde identitairement la géographie, « ce qui fait son originalité », n'est pas la géographie générale mais la géographie régionale, qui à travers le motif du « local » examine des « combinaisons » qui démarquent sa pratique (De Martonne parle de « caractère ») des autres sciences. La complexité inouïe et la variété que célèbre l'auteur ne procèdent pas de sa « face » scientifique mais de sa face « descripti[ve] et réaliste », celle qui fonde l'« originalité » de la discipline. Ainsi, tout en ne cessant de rappeler la complémentarité des deux « points de vue essentiels » de la géographie, l'ultime partie de ce chapitre ne surmonte pas leur dualité, voire maintient le caractère « allogène » du principe de causalité, dont l'auteur nous dit qu'il « n'est peut-être pas sans danger dans les études de géographie régionale » (p. 23). On pourrait même aller un peu plus loin ; car, lorsqu'il nous affirme que « ce qu'il y a de fécond et d'original à la fois dans la méthode géographique », ce n'est pas l'étude des abstractions *Quercus* ou « grande industrie », mais la réalité des « combinaisons locales », comment ne pas y voir un déni, *in fine*, de la géographie générale comme accomplissement de la discipline ? Peut-elle être plus qu'une caution scientifique ?

Dès lors, quand notre auteur affirme le « caractère [...] réaliste » de la géographie, la formule n'est pas à prendre à la légère. Nous allons essayer de montrer que le terme de « réalisme » est sans doute une clef herméneutique pour comprendre la posture épistémologique d'E. de Martonne.

## II Composantes d'une posture épistémologique

### *Une posture réaliste*

« Ce qu'il y a de fécond et d'original à la fois dans la méthode géographique, c'est qu'elle met en présence des réalités terrestres. » Rien de plus singulier qu'une telle assertion. La « méthode » invoquée est un appel à effacer les barrières entre l'idéal et le matériel, traversée ou bris du miroir, qui projette la pensée du géographe dans la contiguïté des choses. Prise au pied de la lettre, la formule suggère une performativité<sup>22</sup> immédiate de la « méthode », qui opère non sur des abstractions mais sur des choses, à même le vaste terrain du monde. La pensée géographique est ce faisant conçue dans le plain-pied du réel, sans discontinuité avec (et sans construction de) l'objet qu'elle vise. Il s'agit bien d'une posture philosophiquement réaliste, mais dans une acception qui n'est pas celle qu'ont échafaudée plus tard des auteurs comme Quine, Puttnam ou Popper. Le réel est certes un donné indépendant du chercheur, qui doit imposer son *pli* à la recherche. Mais il est plus que cela : il est directement saisissable, non médié, en continuité pleine et entière avec la science. Dès lors, celle-ci est essentiellement saisie (ou inscription) qui explique dans la mesure où elle « met en présence » (par le discours ou sur la carte) des phénomènes et dévoile par là leur co-occurrence, laquelle est systématiquement *réglée* par un *déterminisme* chez De Martonne.

Cette conception n'est pas le seul fait de notre auteur : on la retrouve très forte chez L. Gallois (notamment dans l'Avant-propos<sup>23</sup> de la *Géographie universelle* des années 1930), mais aussi

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 23-24.

<sup>22</sup> L'usage qui est fait ici de l'adjectif « performatif » est un déplacement du sens originel forgé par le linguiste John L. AUSTIN (*Quand dire c'est faire*, Paris, Le Seuil, 1970), à propos des énoncés de type « je le jure » ou « je promets... » qui *réalisent* ce qu'ils énoncent.

<sup>23</sup> Nous avons proposé une interprétation détaillée de celui-ci dans un article intitulé « Les motivations du discours géographique. Contribution à une étude textuelle des écrits des géographes postvidaliens », dans *Géographie(s) et langage(s) : interface, représentation, interdisciplinarité*, Institut universitaire Kurt Bösch, Sion, Suisse, 1999, p. 155-169.

dans les écrits du premier Max Sorre, chez Albert Demangeon, Raoul Blanchard et la quasi totalité des « Postvidaliens ». Même J. Sion, disciple le plus « humaniste » de P. Vidal de la Blache, s'inscrit grosso modo dans une posture réaliste, même si d'une façon moins naïve et obstinée. Dans tous les cas, celle-ci oppose une résistance majeure à son exhumation, du fait même du culte qu'elle voue aux « faits » et aux « réalités » et de sa méfiance vis à vis des abstractions. Cela en fait l'ennemie des métadiscours et de l'auto-explicitation. Néanmoins, c'est chez E. de Martonne et L. Gallois que l'on trouve les rares formulations explicites de cette posture, comme si l'un et l'autre avaient éprouvé le souci de cristalliser une orthodoxie dont ils se seraient voulu les garants. Ou faut-il simplement y voir la manifestation discursive de la force exceptionnelle du réalisme chez ces deux auteurs ?

E. de Martonne a porté à son maximum l'expression de cette conception dans un ouvrage tardif intitulé *Géographie aérienne*, publié en 1948, mais dont la conception est née — nous dit l'auteur — d'une commande exprimée par les milieux de l'industrie aéronautique lors d'un congrès de « géographie aérienne », en 1938. À première vue, cet ouvrage relève d'une sorte d'exercice de style : décliner tout ce que la navigation aérienne et la géographie de l'époque peuvent avoir en commun. Sous la plume de De Martonne, cela suggère une interprétation alternative... L'ouvrage est composé de quatre parties<sup>24</sup> : une « géographie de l'atmosphère » (d'inspiration essentiellement climatologique), une « cartographie aérienne » (qui décline *toutes* les relations carte / avion), une « physiographie aérienne » (qui examine les différents types de connaissance qu'apporte la photographie aérienne à la géographie) et enfin une histoire-géographie des lignes aériennes, intitulée « La circulation aérienne », qui examine l'évolution des flux de passagers et de marchandises par avion dans le monde. Si le fil d'Ariane du livre est un déterminisme technologique généralisé (les progrès des modes de circulation déterminent directement notre connaissance de la terre), on ne peut qu'être frappé par la cohabitation de sujets dont la juxtaposition a quelque chose de complètement « fabriqué ». On ne peut échapper à ce sentiment d'artifice qu'en acceptant l'idée d'une *contiguïté généralisée* unissant tous les ordres de savoir au monde matériel et aux avancées technologiques de l'humanité. Les progrès des transports décloisonnent la connaissance en rendant le monde continu et continûment arpentable. Réciproquement, le savoir favorise l'amélioration du transport... Le déterminisme initial débouche alors sur une causalité plus complexe. L'intrication profonde que celle-ci suggère renforce le sentiment que le réalisme martonnien repose sur *un principe d'immanence généralisée*, dans lequel « choses » et pensées relèvent d'un ordre unique, mécaniste, qui pose la vérité comme adéquation (c'est-à-dire identité) entre faits et concepts et dispose de la causalité<sup>25</sup> comme principe d'énonciation des co-occurrences entre les choses.

### *Réitérer le monde ?*

Ceci énoncé, nous n'avons pas réglé la question de ce que peut être l'objectif d'une géographie « descripti[ve] et réaliste ». Si la visée *explicative*, ponctuelle ou systématique, du « principe de géographie générale » ne pose guère de problèmes, il est moins évident de clarifier ce vers quoi tend l'avent régional. Le *Traité* ouvre plusieurs perspectives, la plus étonnante apparaissant très tôt dans le chapitre axiologique, à propos des civilisations « primitives » : « [La géographie] répond à l'un des besoins les plus essentiels de la nature humaine, dès qu'on s'élève au-dessus de la vie sauvage : celui de fixer le souvenir des lieux qui nous entourent, dans un rayon dont l'étendue varie avec nos besoins et nos moyens de locomotion ». Faut-il ne voir que dimension mémorielle dans cette fixation du « souvenir des lieux » ? N'y a-t-il pas aussi comme

<sup>24</sup> Déjà, à l'aune d'une posture ultra réaliste, le découpage de l'ouvrage est contingent, car il est supposé dicté par des objectifs de plan (c'est à dire de présentation...).

<sup>25</sup> L'environnementalisme forcé, si frappant quand on lit quelques pages de cet auteur, apparaît dès lors comme une sous-catégorie passablement illustrative du déterminisme tous azimuts qui règle la co-existence des « faits ».



l'esquisse d'une idée de *précipitation* des réalités géographiques, que l'on saisit et que l'on fige ? La subjectivité attachée au terme de souvenir n'en demeure pas moins étonnante chez notre auteur.

Lorsqu'il s'agit de préciser le mot « description » par un qualificatif axiologique qui en indique l'accomplissement, E. de Martonne use prioritairement du terme « exact ». Rien que dans le chapitre introductif du *Traité*, on trouve trois occurrences de cette association, tandis qu'à lui seul, le lexème exact- représente onze occurrences, sous forme adverbiale (« localiser exactement » par exemple) ou adjectivale (ainsi « aperçu exact ») principalement. Le champ de référence est alors différent, mais de toute évidence l'*exactitude* est une valeur maîtresse de l'auteur. La connotation très floue de ce mot s'éclaire à la lumière de substituts éventuels. Ainsi dans l'un des très rares passages de la *Géographie universelle* où E. de Martonne fait allusion à la fabrique de la géographie :

L'engouement a gagné les milieux scientifiques, et, sous la direction de L. Lóczy, une pléiade de géographes, naturalistes et historiens a étudié sous tous les aspects le [lac] Balaton et ses abords, accumulant des mémoires qui forment la plus *exhaustive* des monographies régionales.<sup>26</sup>

Ailleurs, il est aussi question, entre autres, de description « complète », « exhaustive », tous termes qui permettent de donner une interprétation de ce qu'est l'*exactitude* pour notre auteur : l'*exactitude* est adéquation au référent ; tout se passe comme si, d'une manière ou d'une autre, la description géographique devait tendre à l'adéquation avec le réel par une évocation co-extensive (toutes proportions gardées). Être « exact », c'est charger la consignation de tous les « caractères » donnés du réel, ou pour le moins de ceux qui sont jugés significatifs<sup>27</sup>. Le meilleur protocole consisterait à “faire le tour de la question” (ou de l'objet), ce qui dans l'ordre du discours est un avatar de l'arpentage inlassable du terrain ou du regard panoptique. C'est ainsi que le premier chapitre des *Régions géographiques de la France* (1921), consacré à Paris, s'ouvre sur une sorte de regret :

Du haut des tours de Notre-Dame, Saint-Louis pouvait contempler et détailler toute sa bonne ville de Paris. On cherche le point de vue qui permettrait d'embrasser d'un coup d'œil le Paris du XX<sup>e</sup> siècle et de comprendre sa topographie.<sup>28</sup>

Une position complémentaire est modulée dans la *Géographie aérienne* :

L'usage de l'observatoire aérien pour fixer sur la carte *tous* détails de la physionomie géographique...<sup>29</sup>

L'observatoire aérien nous permet de survoler les espaces les plus difficilement accessibles : déserts et glaces polaires. Il sert de point d'appui pour *une figuration détaillée et précise*, sur des cartes d'échelle de plus en plus grande, *de tous les traits de la face de la terre*.<sup>30</sup>

Si les différences d'altitude sont assez fortes, il devient impossible à l'observateur lié au sol d'embrasser d'un coup d'œil *l'ensemble* du relief, partout on rencontre des versants cachés. Suspendu dans les airs, le Géographe peut au contraire *tout voir*.<sup>31</sup>

Un troisième *topos* apparaît ici, à mi chemin entre l'expérience directe et le texte : la consignation cartographique. En soi la conception de la cartographie d'E. de Martonne (« une figuration détaillée et précise [...] de tous les traits de la face de la terre ») est réaliste, car elle exclut toute incidence de la sémiologie graphique. Il y a pure *consignation* du réel, donné sans nécessité d'une médiation, et que l'on réitère en somme. Ce qui distingue le savant géographe

<sup>26</sup> MARTONNE, E. de, 5<sup>e</sup> partie « La Hongrie » dans *Europe centrale*, tome IV de la *Géographie universelle*, P. Vidal de la Blache et L. Gallois, dir., 1931, p. 510.

<sup>27</sup> Mais l'épure est un pis-aller, dont on se justifie dans les préfaces de collections pour étudiants, ainsi dans *Les régions géographiques de la France*, *Les Alpes* ou la collection *Les grandes régions de la France*. Dans ce cas, la technique de l'échantillonnage qui consiste à « décrire les aspects si variés » ou « Ces contrastes d'aspect, qui sont l'essence de la géographie » apparaît comme un palliatif satisfaisant.

<sup>28</sup> *Les régions géographiques de la France*, Paris, Flammarion, 1921, p. 7.

<sup>29</sup> *Géographie aérienne*, 2<sup>ème</sup> partie, « Cartographie aérienne », p. 67. C'est nous qui soulignons.

<sup>30</sup> *Géographie aérienne*, 3<sup>ème</sup> partie, « Physiographie aérienne », p. 103. C'est nous qui soulignons.

<sup>31</sup> *Idem*, p. 107. C'est nous qui soulignons.

(opérant ici une levée cartographique) est proprement sa *hauteur de vues* qui lui permet un regard panoptique sur la co-présence des réalités du monde, là où l'observateur ordinaire ne cherche pas à s'élever au-dessus de son angle de vue tronqué<sup>32</sup>. Si le vocabulaire mobilisé dans les lignes qui précèdent emploie avec insistance le registre sémantique de l'expérience visuelle, c'est que celle-ci est l'outil tyrannique de la saisie du monde. Le mot « vue » mériterait un travail lexicographique, afin de mettre en exergue non seulement le caractère surdimensionné de son usage dans l'œuvre de De Martonne, mais aussi ses nombreux emplois métonymiques : ainsi, il n'utilise quasiment jamais les termes « cliché » ou « photographie », préférant « vue », qui fait de l'action photographique un simple prolongement de l'œil, une avantageuse prothèse<sup>33</sup>. Là encore, la médiation est niée, ramenée à la portion congrue de simple véhicule, ce qui est encore trace d'une posture réaliste.

Le déni des opérations de médiation du réel, dans ce qu'elles comportent de mise en forme voire de construction des objets du savoir, procède sans doute de la mystique de l'expérience du terrain, si puissante chez notre auteur. Faute d'avoir l'espace nécessaire à la démultiplication des preuves, on s'en persuadera au travers d'une citation extraite de la *Géographie aérienne*, qui en présente un exemple particulier, pour ne pas dire extrême :

[...] Au géographe qui n'a pas volé on peut dire qu'il manque quelque chose, même s'il est alpiniste et a pu jouir ainsi de panoramas rappelant ceux qu'offre l'avion par leur étendue et l'angle sous lequel ils sont vus. Celui qui reçoit « le baptême de l'air » peut, pendant les premières minutes de l'envol, où les collines montent l'une derrière l'autre à l'horizon, avoir l'illusion de voir s'animer un plan en relief où chaque détail prend sa place exacte. L'avantage essentiel de la vision aérienne est de permettre à la fois la perception des détails et celle des ensembles, l'analyse et la synthèse. La carte, si parfaite soit-elle, ne se prête qu'à la première opération si elle est établie à grande échelle, ou à la seconde si elle est établie à échelle assez réduite pour couvrir de grandes surfaces. [...]

[...]Le survol d'un pays peu connu, sans bonne carte topographique d'échelle moyenne et offrant des aspects variés est, pour le morphologue, un véritable enchantement ; l'attention est à chaque minute attirée par quelque trait nouveau, quelque problème capital. Après 10 ou 12 heures d'une tension qui ne veut pas faiblir, l'œil fouillant le terrain qui fuit sous l'avion, sans cependant perdre de vue les horizons lointains, les idées tourbillonnant dans le cerveau à l'apparition d'un détail décisif, on pose le pied sur le sol, écrasé, avec l'impression d'avoir vécu en un jour plus d'une année d'études...<sup>34</sup>

L'expérience du « terrain » par avion a beau être un peu particulière (il n'y a pas contact direct, corporel), il n'est qu'à lire ces quelques lignes pour se persuader de sa valeur cognitive et spatiale<sup>35</sup> pour notre auteur. La prégnance absolue de la vision, l'absence (*a contrario* de Vidal de la Blache) d'une investigation synesthésique<sup>36</sup>, met en équivalence cette forme de « terrain » et les autres. E. de Martonne nous décrit une expérience fusionnelle, quasiment hypnotique, aux conséquences physiologiques importantes, et en définitive infiniment plus riche que l'expérience livresque. Son caractère *panoptique* est évidemment décisif, mais il faut également souligner ce qu'elle dit de la contiguïté existant entre les « détail(s) décisif(s) », l'œil qui fouille et « les idées [qui] tourbillonn(e)nt ». Et que penser de ces « trait(s) nouveau(x) » qui attirent l'attention et sont d'emblée « problème » ? Implicitement De Martonne nous fait participer à l'expérience capitale qui fonde son (hyper) réalisme, expérience paradoxale qui infère de l'immédiateté de sa relation visuelle à l'objet le caractère *im-médiat* (ou donné) de celui-ci. Pourtant, il n'est pas nécessaire d'être un constructiviste convaincu pour subodorer le caractère spéculatif des opérations décrites et le jeu intellectuel qui opère par la convocation d'un répertoire de formes à tester...

<sup>32</sup> À ce titre, l'avion est plus l'outil idéal de la géographie que l'agent d'une révolution du regard.

<sup>33</sup> Soulignons aussi le fait que De Martonne utilise presque systématiquement l'expression « point de vue » pour énoncer ce qui est de l'ordre du concept, comme si la pensée procédait d'une optique particulière...

<sup>34</sup> *Géographie aérienne*, 3<sup>ème</sup> partie, « Physiographie aérienne », p. 104.

<sup>35</sup> Nous utilisons ce terme dans un sens dérivé de celui que lui avait assigné Roman Jakobson, à propos de la fonction de *contact* de l'acte de communication entre un destinataire et un destinataire.

<sup>36</sup> Cf. ROBIC, M.-C., « L'excursion du géographe. (Sur l'École française de géographie.) », *Conférence*, 4, printemps 1997, p. 211-227 et « Interroger le paysage ? L'enquête de terrain, sa signification dans la géographie humaine moderne (1900-1950) » dans BLANCKAERT, C., dir., *Le terrain des sciences humaines (XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, Paris, L'Harmattan, 1996, p. 357-388.

Entre les différents *topoi* de l'activité géographique s'établit une hiérarchie qui privilégie nettement l'expérience visuelle immédiate et les situations panoptiques. Le terrain (soumis à la « vue » directe) est bien entendu l'expérience cognitive fondamentale. La lecture de cartes ou de photographies est un palliatif honorable, dans la mesure où le matériau permet une « vue » aussi « exacte » que possible (toutes les cartes et tous les clichés n'ont pas la même valeur...). Le discours, quant à lui, est relégué au bas de l'échelle, nécessairement complété par toutes sortes de documents iconiques, destinés à pallier ses handicaps fondamentaux. C'est tout le projet de la collection d'albums photographiques *Les grandes régions de la France*, précédés d'un « Avertissement » à l'incipit éloquent : « *Les mots ne suffisent pas à décrire* les aspects si variés de la Terre française, à en exprimer toute la beauté, toute l'harmonie, toute la valeur d'enseignement. »<sup>37</sup> Le paradoxe fatal de cette hiérarchie cognitive est qu'elle s'inscrit en raison inverse de sa pérennisation : le rapport au terrain transite et se perpétue éventuellement au travers de cérémonies comme les excursions interuniversitaires, mais il se pluralise, se dilue et se perd dans le palimpseste des générations d'orateurs ; photographies et cartes ont la durée de vie de leur pertinence cognitive, historiquement et culturellement relative ; seul le texte, support du discours, permet de transmettre intact cet artefact qui s'énonce comme rapport immédiat aux « réalités » géographiques — il en est la seule archive, une archive niée mais irremplaçable...

La reconstruction partielle de la posture épistémologique d'E. de Martonne à laquelle nous nous sommes essayé nous amène à souligner la contradiction essentielle que fait jaillir l'axiologie (ultra) réaliste de cet auteur au sein même de ses écrits. Comment dénier la valeur du médium textuel tout en l'utilisant pour célébrer la fusion du géographe et de ses terrains ? Ceci revient à examiner les contraintes que le réalisme fait peser sur les pratiques d'écriture de notre auteur...

### III Les contraintes scripturaires d'un réalisme absolu

N'en déplaise aux réalistes, toute écriture est ordonnancement, production d'un *ordre du discours*, dont la logique première est l'intelligibilité. Parmi les nombreux contrats de lecture qui peuvent régler cette intelligibilité, on peut privilégier celui qui se réclame d'une *fidélité* au référent invoqué. Roman Jakobson l'a dénommé « fonction descriptive » dans ses *Essais de linguistique générale*. Elle n'en demeure pas moins guidée par des procédures d'énonciation plus ou moins abouties qui vont *accréditer* le sentiment de prévalence du référent. Mais celui-ci est toujours déjà *construit* par l'écriture. L'illusion réaliste du plain-pied, de l'immédiateté de l'objet nécessite donc des stratagèmes plus ou moins sophistiqués (mais pas forcément délibérés) susceptibles de faire oublier le texte *per se*, de le rendre en quelque sorte transparent. Cela étant, il faut aussi disposer de *modus operandi* pour construire la description, faute de quoi celle-ci ne serait que magma...

#### *La nostalgie de l'expérience concrète et le déni du texte*

Nombreux sont les dispositifs scripturaires qui permettent de susciter l'illusion réaliste du plain-pied, de l'immédiateté du référent. Faute de pouvoir évoquer tous ceux qu'utilise E. de Martonne, on mettra l'accent sur les plus saillants ou les plus efficaces.

De tous les géographes classiques, il est celui qui a le plus strictement limité l'enveloppe paratextuelle de ses écrits, c'est à dire selon la définition de Gérard Genette l'ensemble des productions, écrites ou non, qui accompagnent éventuellement le texte (titre, préface, notes, quatrième de couverture, etc.) « pour le *présenter*, au sens habituel de ce verbe, mais aussi en son sens le plus fort : pour le *rendre présent*, pour assurer sa présence au monde, sa « réception » et sa consommation ... »<sup>38</sup>. Ainsi, de toute évidence, continger le paratexte, c'est réduire autant que

<sup>37</sup> MARTONNE, E. de, « Avertissement », dans *Les grandes régions de la France*, Paris, Payot, 1927. C'est nous qui soulignons.

<sup>38</sup> GENETTE, G., *Seuil*, Paris, éditions du Seuil, 1987, p. 7.

faire ce peut l'assomption du texte. Ailleurs<sup>39</sup>, on a pu montrer qu'à quelques exceptions près, les écrits martonniens sont extrêmement pauvres en notes. Lorsque l'auteur y a eu recours, c'est presque toujours pour avancer un complément chiffré, un taux de change monétaire ou la source de tableaux statistiques, et en aucun cas pour commenter le texte en regard. Mal venues également les justifications méthodologiques (y compris dans les maigres préfaces) et les références intertextuelles ; de sorte que tout ce qui pourrait mettre en exergue l'autonomie du texte, voire constituer un métadiscours parasite, est éludé. La polémique auctoriale est quasiment bannie de l'écrit, qui se doit d'être aussi factueliste que possible. Il y a bien entendu des variations : entre les ouvrages régionaux (tels *Les régions géographiques de la France*, *Les Alpes* ou les deux volumes de la *Géographie universelle* consacrés à l'Europe centrale) et les articles « exploratoires »<sup>40</sup> de géomorphologie publiés dans les *Annales de géographie*, il y a de notables différences. Dans le second cas, l'intertextualité a souvent droit de cité, dans la mesure où elle sert à *accréditer* des résultats obtenus par d'autres. Néanmoins, elle se manifeste essentiellement par des notes infra-paginales qui ont une fonction de complément bibliographique ; les jugements sont très rares, presque toujours positifs (sur le mode de l'approbation), même si l'on trouve parfois des polémiques feutrées<sup>41</sup>, voire des critiques sans appel<sup>42</sup>. Nous serions tentés de dire qu'il y a possibilité d'évoquer la fabrique du savoir tant que celui-ci n'est pas considéré comme définitivement constitué. À cette aune, le *Traité de géographie physique*, somme qui fait la clôture des connaissances de l'époque, n'est pas plus ouverte au métadiscours que les textes de géographie régionale, ce que Jean Dresch avait d'ailleurs déjà nettement souligné :

Le *Traité* fut, en son temps, une admirable mise au point des connaissances acquises. E. de Martonne s'est refusé à s'étendre en longs développements sur les questions controversées, la théorie du cycle d'érosion normale par exemple, et l'interprétation des surfaces d'aplanissement. Il donne son opinion, l'appuie sur des arguments. Il n'insiste pas, ne polémique pas.<sup>43</sup>

À notre sens, E. de Martonne ne fait pas que « donne[r] son opinion », il énonce des « faits » qu'il juge « établis ». Pour ce faire, l'énonciation est celle du « nous » professoral<sup>44</sup>, ou du « on », quand une formulation strictement impersonnelle, prenant l'objet pour sujet, n'est pas de rigueur. Il est symptomatique que le « je » soit beaucoup plus fréquent dans les articles exploratoires, en prise immédiate sur des expériences de terrain, notamment à la fin de la carrière de chercheur de De Martonne, moment où celui-ci semble avoir eu moins de difficultés à *figurer* son rôle dans la constitution des « faits » qu'il énonçait.

Pour autant, pour le gros des ouvrages de notre auteur, on ne saurait parler de dépersonnalisation du discours : il y a bien une instance auctoriale, donnée dans l'exercice de son magistère, parfois même assez proche de l'oralité de la leçon. Dans une transcription de cours comme *Les régions géographiques de la France* abondent les interpellations du public :

Faites le léger effort de retenir la succession régulière des assises du sous-sol parisien [...] et la moindre promenade aux environs de Paris vous offrira l'occasion d'une leçon de géographie vivante. Vous avez la clef de presque tous les accidents du relief[...] ; vous devinez la source qui ne manque jamais sur le versant où l'argile affleure au-dessous des sables alimentant la fontaine et le lavoir du village.

<sup>39</sup> Cf. notre article *op. cit.*, « Les motivations du discours géographique. Contribution à une étude textuelle des écrits des géographes postvidaliens ».

<sup>40</sup> Par exemple « Le massif du Bihar », *Annales de géographie*, XXXI, n° 172, juillet 1922, p. 313-340 ou les « Problèmes morphologiques du Brésil tropical atlantique », *Annales de géographie*, XLIX, n° 277, jan-mars 1940, p. 1-27 et n° 279, avr.-sept. 1940, p. 106-129.

<sup>41</sup> Ainsi l'article « La morphologie du plateau central de la France et l'hypothèse eustatique », *Annales de géographie*, XXXVIII, n° 212, mars 1929, p. 113-132.

<sup>42</sup> Ainsi dans les « Problèmes morphologiques du Brésil tropical atlantique », *op. cit.*, de Martonne conteste sèchement à plusieurs reprises les résultats du géologue américains J. Branner.

<sup>43</sup> DRESCH, J., *op. cit.*, p. 46.

<sup>44</sup> Sauf dans les préfaces, strictement éditoriales, du *Traité* et de la *Géographie aérienne*, où le « je » est de rigueur, manifestant l'expression autorisée du « sentiment » de l'auteur (c'est le seul lieu textuel où la fonction expressive prend de l'importance).

Bientôt, vous vous intéresserez aux carrières [...]. Quand vous aurez, par suite, appris que le calcaire de Brie est lui-même toujours à l'état de meulière, empâtée dans l'argile qui représente le résidu du calcaire dissous, vous comprendrez que [...]

Il est significatif qu'E. de Martonne n'ait pas jugé bon d'éliminer du texte édité ces apostrophes répétées, dont on peut essayer d'interpréter le statut. Nous constatons que notre auteur invite ses lecteurs/auditeurs à un apprentissage sur le terrain dont le discours n'est que la répétition programmatique. En somme, il les met *en situation* et guide leurs gestes futurs. Ce faisant, il minore forcément l'autonomie cognitive de ce qu'il est en train d'énoncer, expérience tronquée, incomplète, qui ne peut être que le prélude à l'expérience vraie, celle du terrain. L'enjeu de l'écrit est ici plus une invite à l'expérience concrète que la clôture de l'objet « bassin parisien » par le texte. E. de Martonne propose une sorte de littérature d'évasion, par laquelle le lecteur est invité à s'arracher au texte et à se projeter dans le référent invoqué ; de surcroît, maintenir l'oralité sied bien à une écriture qui se nie elle-même, car contingente et en aucun cas sacralisable. Dès lors, si la mise en scène d'une relation didactique n'ajoute rien à la transparence textuelle, on ne saurait dire qu'elle voile le référent.

Par-delà cet exemple limite, nous serions tentés de généraliser l'idée que la description martonienne recourt à un contrat de lecture homologue à celui de la *littérature d'évasion*. Celle-ci suppose un oubli du présent matériel de la lecture et la fusion du lecteur avec le référent évoqué. N'est-ce pas un biais pour surmonter la nostalgie de l'expérience du terrain ? Comment, dès lors, ne pas être tenté d'identifier ce qui fait plonger fictivement le lecteur dans les « réalités géographiques » ? Le moyen le plus « simple » consiste à inscrire dans la scénerie un témoin oculaire qui *incarnera* le sentiment de plain-pied du lecteur : « alpiniste », « géologue », « voyageur », innombrables et rituels spectateurs des descriptions d'E. de Martonne :

Les plus grands glaciers des Alpes s'étalent encore sur le massif entièrement cristallin dont la Jungfrau (4 166 m.) est la cime la plus connue. Du haut de la pyramide, où l'alpiniste accède par une arête de glace, ou des sommets voisins, presque tous tangents à 4 100 [...], on contemple un panorama d'immenses névés<sup>45</sup>

Afin de ne pas multiplier des figures qui deviendraient par trop artificielles, notre auteur les désincarne souvent par la métonymie du « regard » ou de « l'œil », ou les remplace par une interpellation directe du lecteur :

En quelques heures d'express, vous voyez aux grands horizons découverts des plaines picarde ou champenoise succéder le paysage coupé, aux vues étroitement bornées, du Bocage normand, ou celui plus singulier peut-être des pays miniers. Avec leurs hautes cheminées, leurs terrils et leurs files monotones de corons. Une étrange topographie de buttes volcaniques domine Clermont-Ferrand ; parti de là au matin, le train vous emporte au travers de hautes surfaces pastorales toutes verdoyantes, vous fait longer l'âpre corniche calcaire des Causses, et soudain, après une rapide descente par les ravins sauvages des Cévennes, plonger dans la mer de vignes qui s'étend à perte de vue de Béziers à Nîmes, Narbonne et Perpignan.<sup>46</sup>

On pourrait multiplier indéfiniment les exemples de figuration, procédé tellement ubiquiste qu'il ne peut être compris comme une simple convention descriptive. Il ne s'agit pas tant, comme dans la perspective classique, de ramener la scénerie à l'aune de l'homme qui la regarde que de projeter le lecteur dans le paysage par un relais qui transforme le caractère a-topique et intellectualisé de la description (focalisation zéro) en focalisation interne<sup>47</sup>, conventionnellement dévolue à un « personnage qui regarde ». L'effet réaliste du procédé est évident.

<sup>45</sup> *Europe centrale, op. cit.*, 3<sup>e</sup> partie, « La Suisse », 1931, p. 401.

<sup>46</sup> MARTONNE, E. de, « Avertissement », dans *Les grandes régions de la France*, Paris, Payot, 1927.

<sup>47</sup> Terminologie empruntée à Gérard Genette dans *Figures III*, Paris, Le Seuil, 1972, not. p. 206-211. La focalisation désigne le *point de vue* par lequel transite le déploiement du récit, qui peut être « omniscient » à la manière du créateur (focalisation zéro), ou lié à un personnage (focalisation interne), à plusieurs (focalisation multiple), ou à aucun (focalisation externe).

Utilisés avec modération<sup>48</sup>, certains tropes<sup>49</sup> (ou figures de style) peuvent participer au processus fusionnel, notamment l'hypotypose, qui « peint les choses d'une manière si vive et si énergique, qu'elle les met en quelque sorte sous les yeux, et fait d'un récit ou d'une description, une image, un tableau ou même une scène vivante »<sup>50</sup>. On n'en donnera qu'un exemple, saisi dans la description du delta du Danube, qui appuie l'effet de saisissement par une métrique extrêmement harmonieuse, procurant à la phrase un effet de vers blanc :

Une mer de roseaux infinie voile la nappe liquide, laissant apparaître çà et là le miroir d'eaux plus profondes.<sup>51</sup>

Chez E. de Martonne, le réalisme n'implique en aucun cas une écriture dépersonnalisée et achromatique, purement factueliste, comme c'est parfois le cas chez A. Demangeon ou L. Gallois. Les ressources proprement littéraires de l'écriture sont occasionnellement mobilisées, parfois avec une certaine maestria. Elles sont admissibles pour la face « descriptive et réaliste » de la géographie dans la mesure où elles permettent des effets de réel susceptibles d'engendrer un processus de fusion avec le référent chez le lecteur. En revanche, notre auteur s'est bien gardé de cultiver systématiquement la littérarité de son propos, à la manière des écrits de P. Vidal de la Blache. On pourrait à ce titre faire l'hypothèse d'une *retenue* dictée par le réalisme martonnien : multiplier tropes et effets stylistiques, ç'eût été le plus sûr moyen de rendre au texte son autonomie vis à vis du référent, voire d'induire un jeu dissolvant, susceptible de réfléchir le caractère toujours reconstruit de l'apparente consignation. Comme dans les romans d'évasion, un usage raisonné de la littérarité nourrit le contrat de lecture, son prévalence le subvertit, voire le ruine...

D'une certaine manière, notre auteur a anticipé les réticences des Nouveaux géographes vis à vis de l'écriture « littéraire », pour des raisons un peu différentes, mais avec une certaine idée de la scientificité à l'esprit. Plusieurs indices attestent chez lui d'une méfiance vis à vis des effets indésirables du langage et de sa capacité à produire du « non-sens », ce qui fait de lui un incongru contemporain des positivistes viennois. On en voudra pour preuve la très curieuse introduction des deux volumes de la *Géographie universelle* consacrés à l'Europe centrale. Intitulée « La notion d'Europe centrale », elle s'ouvre sur des considérations linguistiques : « L'expression d'« Europe centrale » a pénétré dans la langue politique elle-même. » Cette assertion est fort peu liminaire, du fait notamment qu'elle s'achève par un pronom suggérant un hypertexte préalable (« elle-même »), mais qui n'est pas sous nos yeux : avant de pénétrer la « langue politique », à quel usage et à quel groupe cette expression servait-elle ? Notre auteur présuppose-t-il un emploi dans la langue ordinaire ? On ne le saura pas... En revanche, l'essentiel de l'introduction est mobilisé pour affirmer la géographicit  de cette expression, ce qui équivaut à accréditer l'idée que l'Europe centrale n'est pas identique à l'Europe orientale ou occidentale, mais qu'elle constitue en quelque sorte un état intermédiaire entre l'une et l'autre. Il s'agit en définitive de dévoiler son * tre géographique* (comme dirait un réaliste contemporain...). Après avoir décliné plusieurs illustrations thématiques, E. de Martonne entame la clause de son introduction par un triomphal : « Ainsi, l'Europe centrale n'est pas un mot. » Entendons par là que l'expression n'est pas un non-sens forgé par la langue mondaine, mais qu'elle s'ancre dans les « réalités » géographiques. C'est dans la symbiose avec le réel, par négation de son origine linguistique, que la langue acquiert de la pertinence. Mais celle-ci demeurera toujours tronquée, si l'on se rappelle que « [l]es mots ne suffisent pas [...] »<sup>52</sup>   l'entreprise géographique. De là aussi la puissance de l'appareil iconique<sup>53</sup>

<sup>48</sup> Pour ne pas trop nuire à la tenue scientifique du propos ?

<sup>49</sup> Surtout, E. de Martonne use et abuse de la métaphore, pratique sur laquelle nous revenons dans l'ultime sous-partie de ce papier.

<sup>50</sup> FONTANIER, P., cité par DUPRIEZ, B., dans *Gradus, les procédés littéraires*,  ds 10-18, 1984, p.240.

<sup>51</sup> *Europe centrale, op. cit.*, 8  partie « La Roumanie », p. 786.

<sup>52</sup> Cf. *infra* et l'« Avertissement » des *Grandes régions de la France, op. cit.*

<sup>53</sup> Cf. les contributions de Gilles Palsky et Didier Mendibil dans ce même ouvrage.

mobilisé par E. de Martonne dans tous ses écrits, palliatif de l'indicibilité relative des réalités géographiques.

Malgré tout, il faut bien les consigner. Mais comment ?

### *Une méthode structurale ?*

Prétendre que l'on va dire ou décrire le réel pose le problème insurmontable de la restitution *in extenso* de l'objet. Celui-ci étant forcément inépuisable, le réaliste est condamné à « faire comme si », soit en développant un « dossier »<sup>54</sup> dont la pluralité ferait office de clôture de l'objet, soit en recherchant une incarnation dicible et discrète, essence, structure ou métaphore de celui-ci. L'une et l'autre sont aporétiques : la première voie, d'inspiration positiviste, nie en actes la vocation de l'objet à imprimer son pli à la quête, lui imposant une convention forcément artificieuse ; la deuxième débouche forcément sur une perte de co-extensivité, sur une mutilation, qui interdit dès lors toute possibilité de restitution. Les écrits « descriptifs et réalistes » d'E. de Martonne offrent une combinaison des deux procédures : pour épuiser une région, on peut soit la fragmenter en sous-ensembles (thématiques ou géographiques), soit mettre à jour sa « structure » par une méthode anatomique.

La première voie n'a rien pour nous surprendre : elle a fait la célébrité de la géographie classique française, sous la forme du « plan à tiroir », aussi honni qu'incontournable, mais qui n'est qu'une modalité de l'*effeuillage* réaliste. Celui-ci consiste plus largement en une fragmentation de l'objet, soit en sous-régions, soit par des entrées thématiques, soit par un mixte des deux. À l'échelle d'un livre, l'opération peut se répéter plusieurs fois, de sorte que le devisement de l'objet consiste à le morceler inlassablement, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que des cellules de sens assez restreintes, chacune faisant l'objet d'une composition spécifique, auxquelles s'ajoutent des généralités de niveaux divers, visant à *caractériser* un ensemble (de diverses manières) ou, parfois, à expliciter les divisions (mais cela n'a rien de systématique...). À la page suivante (document 1), nous avons fait figurer les deux premiers niveaux de division des deux volumes de *l'Europe centrale*. On voit que le découpage initial se calque sur les États-nations (après quelques généralités thématiques). La seconde division est également plutôt régionalisante, mais elle s'adjoint des entrées « conventionnelles » : « L'État [ou le territoire] et le peuple », « La vie économique », qui elles-mêmes sont structurées par des sous-entrées récurrentes (ainsi par exemple « l'agriculture », « l'industrie » et « le commerce », catégories incontournables de l'économie pour notre auteur). Les ensembles régionaux réfèrent presque toujours à de grandes catégories géomorphologiques (montagnes, récentes ou anciennes, plateaux, collines, piémonts, plaines, etc.) qui président à leur différenciation. Le processus de fragmentation de l'objet apparaît fondamentalement hybride chez E. de Martonne, moins soucieux d'*adopter le pli de l'objet* que R. Blanchard ou J. Sion, sans être pour autant contraint par un feuilletage thématique ultra rigide. La souplesse et le pragmatisme l'emportent.

Toutefois, ces opérations récurrentes ne dynamisent guère la description géographique. Faut-il un principe explicatif susceptible de donner un motif à l'ensemble, elles la morcellent et la tronçonnent. Sur un mode mineur, *l'itinérance descriptive*, qui mime les déplacements des voyageurs, peut apporter une certaine unité au propos, mais elle n'a guère de valeur scientifique. À la différence de R. Blanchard, qui en use et en abuse, E. de Martonne y a recours rarement, en général dans le paratexte (notamment dans les introductions), ou pour lier de courtes unités descriptives. Il privilégie nettement une autre technique, qui consiste à assortir la description d'un principe d'intelligibilité à portée heuristique. On retrouve ici en fait l'autre procédure — celle qui

---

<sup>54</sup> Cf. ROBIC, M.-C., « La stratégie épistémologique du mixte. Le dossier vidalien », *Espaces-Temps*, n° 47-48, 1991, p. 53-66.

## Doc 1 : Plan des deux volumes de l'*Europe centrale* d'E. de Martonne

La notion d'Europe centrale	
Généralités	<ul style="list-style-type: none"> <li>Le climat</li> <li>Le relief de l'Europe centrale. Les Alpes</li> <li>Les Carpates</li> <li>Le monde hercynien</li> <li>Les plaines</li> <li>Les eaux</li> <li>La vie végétale et animale</li> <li>Le peuplement de l'Europe centrale</li> <li>Nationalités, États et groupements économiques</li> </ul>
L'Allemagne	<ul style="list-style-type: none"> <li>L'État et le peuple</li> <li>Les pays rhénans du Sud</li> <li>Les pays rhénans du Nord</li> <li>La Ruhr</li> <li>Le bassin de Souabe et Franconie</li> <li>Les Alpes et le plateau subalpin</li> <li>Les confins du massif bohémien</li> <li>Thuringe et pays de la Weser</li> <li>La grande plaine du Nord</li> <li>Ports et grandes villes de la plaine du Nord</li> <li>Les conditions générales de la vie économique</li> <li>Le commerce allemand</li> </ul>
La Suisse	<ul style="list-style-type: none"> <li>L'État et le peuple suisses</li> <li>La Suisse alpine</li> <li>Les collines suisses</li> <li>Le Jura suisse</li> <li>La vie économique. Le commerce</li> </ul>
L'Autriche	<ul style="list-style-type: none"> <li>L'État et le peuple autrichiens</li> <li>L'Autriche alpine</li> <li>L'Autriche subalpine. Vienne</li> <li>La vie économique</li> </ul>
La Hongrie	<ul style="list-style-type: none"> <li>Introduction</li> <li>Les collines</li> <li>La grande plaine ou Alföld</li> <li>Budapest et la vie économique du pays</li> </ul>
La Tchécoslovaquie	<ul style="list-style-type: none"> <li>Le territoire et les peuples</li> <li>La Bohême</li> <li>Moravie et Silésie</li> <li>Slovaquie et Russie Subcarpatique</li> <li>La vie économique</li> </ul>
La Pologne	<ul style="list-style-type: none"> <li>Le territoire et les peuples</li> <li>Les Carpates</li> <li>Plates-formes subcarpatiques</li> <li>La grande plaine du Nord</li> <li>La vie économique</li> </ul>
La Roumanie	<ul style="list-style-type: none"> <li>L'État et les populations</li> <li>La Roumanie carpatique : Massif transylvain-Banatique, Massif de Bucovine ...</li> <li>La Roumanie carpatique : Transylvanie et Bihor</li> <li>Collines et plaines danubiennes de la Valachie</li> <li>La plate forme danubienne et la Dobrogea</li> <li>La vie économique</li> </ul>
Conclusion	



consiste à faire émerger l'essence ou la caractéristique saillante de l'objet. Plus précisément, nous serions tentés de dire que la méthode de l'auteur est anatomique et structurale : elle cherche d'abord à mettre à jour une structure (généralement physique) qu'elle habille ensuite de détails.

Le choix de cette technique nous semble tout à fait limpide chez un géomorphologue, rompu à l'exégèse des structures géologiques et des surfaces d'aplanissement. De surcroît, l'environnementalisme impitoyable de De Martonne ne reconnaît aucune césure entre ce qui est de l'ordre du naturel et ce qui est de l'ordre de l'humain. Il y a donc avantage à tout inférer des structures du relief, puisque dans le même mouvement on débouchera sur une explication des « établissements humains ». Dès lors, on ne s'étonnera pas du rôle organisateur des unités géomorphologiques : massifs, vallées, plaines, etc., qui forment la trame structurale de la description. Toutefois, la technique prend une autre dimension quand elle est appliquée à un objet purement anthropologique comme Paris, dans *Les régions géographiques de la France* :

Les cercles concentriques des boulevards attirent aussi le regard de l'aviateur ou l'attention de l'observateur penché sur le plan de la ville. On pressent un trait de l'histoire fixé sur le sol. L'animation est extrême le long du cercle intérieur de la rive droite, de la Madeleine à la Bastille, en passant par l'Opéra. Mais les grands axes de circulation paraissent orientés du sud au nord et de l'est à l'ouest, suivant des directions rectilignes qui se croisent. La rue de Rivoli, doublant la rue Saint-Honoré, en est un, prolongé par la perspective grandiose des Champs-Élysées. Les boulevards Saint-Michel et de Strasbourg, doublant les anciennes rues Saint-Jacques et Saint-Denis, représentent le second.

Ces deux axes ont chacun leur rôle. Le long de l'axe est-ouest, tangent à la courbe de la Seine, plus d'espaces libres, de grands édifices et d'élégance, particulièrement à l'ouest, où les Champs-Élysées voient couler l'après-midi le torrent des voitures attirées par le Bois de Boulogne. Le long de l'axe nord-sud, la vie commerciale atteint une intensité extraordinaire. Les voitures de livraison de tout genre encombrant les rues Montmartre et Saint-Denis ; les enseignes des maisons de commerce y apparaissent à tous les étages ; l'animation y cesse vers 6 heures du soir et le boulevard de Strasbourg lui-même, malgré les lumières des boutiques de rez-de-chaussée allumées très tard, est relativement vide. C'est au voisinage du croisement des deux grandes artères que la vie commerciale paraît la plus intense. Là se multiplient les grands magasins (Louvre, Samaritaine, Pygmalion, etc.), les Halles centrales maintiennent l'animation pendant la nuit et font refluer les charrettes chargées de légumes jusque sur le boulevard de Strasbourg.

Les deux axes de la circulation parisienne ne peuvent être indépendants de l'histoire de la ville et de ses rapports avec la géographie physique. [...]

Cet extrait montre comment E. de Martonne construit sa description de Paris en mettant en saillie des lignes générales, au premier plan desquelles les deux axes qui sont donnés comme l'ossature de la ville. Le « squelette » ainsi exhumé est ensuite recouvert d'une « chair » composite. Les développements ultérieurs du texte ne font que compléter l'exploration morpho-fonctionnelle de la ville, en mettant l'accent sur les étapes historique de sa croissance. Une intelligence des formes et dimensions géométriques, capitale pour comprendre le relief, est appliquée à la géographie urbaine, augurant d'un transfert de méthode fort différent de celui qu'a pu critiquer Jean Gottmann dans son fameux article « De la méthode d'analyse en géographie humaine »<sup>55</sup>. Même si De Martonne ne dépasse pas le stade descriptif, ne peut-on voir là l'ébauche d'une schématisation modélisante inspirée de la géomorphologie ? Dans son résultat, l'entreprise n'a rien de très révolutionnaire. Elle permet toutefois de suggérer des affinités peu ordinaires...<sup>56</sup>

Pour l'essentiel, la méthode anatomique s'applique à des « faits » naturels et ne trouve qu'à se *prolonger* dans les faits humains, son mouvement continu s'inscrivant pleinement dans le monisme généralisé que nous avons essayé de suggérer dans la deuxième partie. Pourtant, chez E. de Martonne, la contiguïté nature/homme, réglée par un environnementalisme systématique, ne fait jamais véritablement l'objet d'une démonstration : elle est postulée, affirmée, ressassée, sur un

<sup>55</sup> Article paru dans les *Annales de géographie*, n° 301, vol. LVI, janvier-mars 1947, p. 1-12.

<sup>56</sup> Roger Brunet a souligné dans de nombreux fragments autobiographiques le rôle maïeutique qu'a joué pour lui la géomorphologie dans l'élaboration du concept de chorème ; en fait il s'agit de sélectionner dans un répertoire de formes interprétatives celles susceptibles d'arraisonner un objet régional. Une telle procédure est effectivement très proche de celle qu'affectionnait De Martonne...

mode fort peu principal. C'est l'écriture descriptive elle-même qui, par ses propriétés de mise en forme (et en mots), opère le tissage unificateur que le principe de géographie générale lui a abandonné...

L'examen de deux niveaux différents de textualité — l'agencement des paragraphes et les registres lexicaux — permettra de mesurer comment l'écriture de notre auteur opère l'unification que réclame son idéologie.

### *Naturalisation de l'homme et anthropomorphisation de la nature*

À l'échelle des paragraphes ou des alinéas, la méthode anatomique, après isolement des ensembles structuraux, réemploie le cadre naturel pour y inscrire les « établissements humains » — quand elle ne les y a pas installés d'emblée. Dans une même phrase parfois, la description va enchâsser l'un et l'autre. Mais la mise en contiguïté du physique et de l'anthropologique passe aussi et surtout par une substitution lexicale. La terminologie morphologique remplace les termes descriptifs de la langue naturelle : ici les villages ne sont pas perchés sur une « côte », mais sur « un escarpement de ligne de faille », là, un « golfe néogène » va être utilisé par une route, dans la description de la « dorsale du Bakony » en Hongrie :

Tandis que les forêts persistent sur les hauteurs calcaires qui dépassent 400 mètres, voilant un relief karstique, les dépressions ont accueilli le peuplement et offert au commerce des routes naturelles entre la plaine de la Raba et le Bassin Pannonique. L'express de Vienne se glisse par un de ces couloirs suivant la vieille route de Győr à Bude. Veszprém marque le débouché d'une autre route, qui utilise un golfe néogène échantonnant le bord de la montagne. Les villages s'y sont multipliés [...] <sup>57</sup>

Cet exemple est tout à fait emblématique du processus de *traduction*<sup>58</sup> qui chez notre auteur *démarque* la description géographique d'une description ordinaire, par mobilisation privilégiée du répertoire de la géomorphologie (mais toutes les formes de répertoire naturaliste sont acceptables...) Dès lors, il n'y a pas à proprement parler explicitation de l'occupation humaine, mais mise en convergence par la traduction, laquelle a un pouvoir explicatif tout en étant dénuée de justification, car elle opère en amont, au cœur de l'énonciation descriptive. Un second exemple va nous permettre d'affiner l'analyse.

MASSIFS ET BASSINS DU MARAMURES. - Le puissant massif de Rodna, dont les crêtes se tiennent pendant 20 kilomètres au-dessus de 2 000 mètres, semble une réduction des monts de Fagaras. Mais les cirques glaciaires y sont surtout développés sur le versant Nord, où les hautes surfaces tombent par un abrupt tectonique sur le riant bassin de Borsa.

Pendant de longs siècles, cette arête a fixé la frontière de la Transylvanie propre. Actuellement encore, le pâtre du versant Sud ignore tout du versant Nord ; le paysan du pays de Nasaud ne dit rien de bon de celui de Borsa, Au Nord, c'est le Maramures, pays de passage où les Roumains sont mêlés aux Ruthènes et où l'infiltration des Juifs polonais gagne de jour en jour. Au Sud, ce sont les vieux pays de Nasaud et Bistrita, occupant les têtes de sources du Somes, où la race et la vie roumaines se sont conservées dans un état de pureté étonnant.

Le couloir du Viseu, continué par celui de la Tisa, de Siget à Hust, répond à un golfe néogène, isolé par le massif éruptif de Lapos et Baia mare. Le climat y est rendu plus dur en hiver par l'enneigement, et l'inversion de température est sensible jusqu'à 900 mètres, la moyenne de janvier étant de 6° à Siget, alors que, sur les pentes à 150 mètres plus haut, elle n'est que de -3°8. On porte de lourds *vojacs*, richement brodés, dans tout le Maramures. Les maisons en bois, l'extension des herbages sur les croupes déboisées où pâturent de grands troupeaux de bétail à cornes, tout indique la montagne autour de Borsa. A Siget seulement, la chaleur des étés permet aux blés et à l'avoine de s'étaler sur les terrasses. La petite ville de 27 600 âmes, où les Juifs et les Ruthènes sont nombreux, est un marché de bétail et de bois, qui souffre du voisinage de la frontière bloquant ses relations avec la plaine.

Au Sud de la Rodna, les vallées supérieures du Somes et de la Bistrita sont un pays plus ouvert. L'aspect rappelle les hautes collines tertiaires bordant le Bihor vers Cluj. Seuls de petits pitons volcaniques,

<sup>57</sup> *Europe centrale, op. cit.*, 5<sup>e</sup> partie « La Hongrie », 1931, p. 510.

<sup>58</sup> Sur ce terme, cf. les travaux de Michel CALLON et leur réemploi par Jacquemine GAREL, notamment dans « Pour une mise en œuvre de concepts issus de l'anthropologie des sciences à l'histoire de la géographie, étude des « régions économiques », dans *Géographie(s) et langage(s) : interface, représentation, interdisciplinarité*, Institut universitaire Kurt Bösch, Sion, Suisse, 1999, p. 43-54.

dominant les crêtes arrondies et boisées, y apportent une note nouvelle. Les versants tournés au Sud sont souvent déboisés, cultivés ou mis en pâture ; des vergers, des vignes même s'y montrent. Une forte race, de belle stature, de caractère hardi, habite les gros villages roumains, jadis constitués en postes de gardes-frontière par les Autrichiens, possédant de vastes forêts et de grands pâturages. Sous les Hongrois, Nasaud abritait un des seuls lycées roumains tolérés. [...]»<sup>59</sup>

Cet extrait un peu plus long montre les innombrables tissages grâce auxquels la description martonienne efface toute discontinuité thématique de son propos. C'est une fois de plus le relief (mais dissocié de son explication morphologique) qui fournit l'architecture de la description : le motif principal de cet extrait est donné par la ligne de « crêtes » du Rodna, séparant le « golfe néogène » du Viseu des « collines » du versant sud. Chaque sous-ensemble a droit à un traitement spécifique. Les considérations sur le climat du Viseu débouchent sur la mise en exergue d'une civilisation montagnarde, saisie à travers quelques traces matérielles. La description du pays de Nasaud est plus impressionniste. Comme bien souvent dans les deux volumes de l'*Europe centrale*, le schème ethnique (pour ne pas dire racial) prédomine dans les considérations de géographie humaine : « la race et la vie roumaines se sont conservées dans un état de pureté étonnant », « [...] les Roumains sont mêlés aux Ruthènes et [...] l'infiltration des Juifs polonais gagne de jour en jour », « [u]ne forte race, de belle stature, de caractère hardi... ». Ces considérations raciologiques<sup>60</sup> s'inscrivent parfaitement dans une entreprise de naturalisation des populations humaines, et à ce titre elles s'inscrivent parfaitement dans la conception naturaliste de notre auteur.

Cette naturalisation est également construite par l'écriture, à l'aide de synecdoques : « *Montagne et plaine*, qui pourraient se compléter, vivent à part, sans savoir tirer parti de leurs ressources... »<sup>61</sup> ou de métaphores filées : « Les *vagues* des invasions asiatiques se sont étalées largement dans les immenses plaines russes ; leurs *remous* incessants sont encore sensibles aujourd'hui dans le bariolage des types humains. *Canalisées* dans les couloirs qui s'ouvrent entre les montagnes de l'Europe centrale, ces invasions y ont parfois été arrêtées, sans parvenir jusqu'à l'Europe occidentale. »<sup>62</sup> À la naturalisation des groupes humains répond une fréquente anthropomorphisation de la nature, ainsi dans le passage suivant, qui donne lieu à un festival métaphorique, dominé sans exclusive par un thème militaire :

Il s'en est fallu de peu que les sillons transversaux de l'Aar et de la Reuss, *poussant vigoureusement* leur pointe vers le Sud, n'aient détourné vers le Nord toutes les eaux circulant dans le sillon longitudinal. La Reuss a réussi à *conquérir* les bassins d'Andermatt, mais la sortie est restée *étranglée* par le verrou rocheux que le torrent *scie* dans cette terrible gorge des Schöllenen, obstacle longtemps insurmontable de la route du Gothard. L'Aar a été *arrêtée à temps*, mais le col de Grimsel a été approfondi à 2 176 mètres, entre le massif de l'Aar et le Dammastock ; ses roches polies et moutonnées *disent* le passage d'une branche du glacier du Rhône. De là jusqu'à Meiringen presque, le torrent semble *perdu* au fond des gorges *sciant* les verrous qui séparent les bassins étagés.<sup>63</sup>

Bien entendu, naturalisation et anthropomorphisation n'ont de valeur que métaphorique, mais dans l'ordre du texte, c'est en partie par elles qu'est impatronisé l'environnementalisme de l'auteur. Ultime paradoxe, c'est dans l'ordre du discours, le plus méprisé des *topoi* de l'activité géographique, que se réalise la métaphysique de l'auteur, grâce aux ressources propres à la langue...

## Conclusion et alternatives

<sup>59</sup> *Europe centrale, op. cit.*, 8<sup>e</sup> partie « La Roumanie », 1931, p. 727-728.

<sup>60</sup> par delà tous les commentaires que l'on pourrait facilement faire sur l'esprit « années 30 » de ces considérations...

<sup>61</sup> *Europe centrale, op. cit.*, 6<sup>e</sup> partie « La Tchécoslovaquie », 1931, p. 599. C'est nous qui soulignons.

<sup>62</sup> *Europe centrale, op. cit.*, Introduction : « La notion d'Europe centrale », p. 2. C'est nous qui soulignons.

<sup>63</sup> *Europe centrale, op. cit.*, 3<sup>e</sup> partie « La Suisse », 1931, p. 401-402. C'est nous qui soulignons.

Au travers de ces quelques pages, nous avons tenté de fixer une *posture* martonnienne, entrelaçant épistémologie, valeurs disciplinaires et pratiques d'écriture, en faisant l'hypothèse que le tout était cohérent. À chacun d'en juger... Une question a en revanche été laissée en suspens : le *patron* ainsi dessiné, compte tenu du rayonnement de notre géographe en son temps, a-t-il eu valeur de référence ou de modèle comme on pourrait s'y attendre ?

L'éclairage monographique que nous avons privilégié, circonstances éditoriales obligent, nous a incité à limiter les parallèles avec les contemporains d'E. de Martonne. Pourtant, notre lecture du « cas » en question a été nourri et fortement orienté par un travail de thèse en cours, qui s'intéresse aux postures de l'ensemble des élèves de Vidal de la Blache. À ce titre, des auteurs comme L. Gallois, A. Demangeon, R. Blanchard, M. Sorre et même Camille Vallaux, auraient alimenté une reconstruction assez similaire. Le seul anti-modèle éventuellement invoquable serait J. Sion, figure pour partie hétérodoxe si l'on accepte l'idée que L. Gallois et E. de Martonne ont énoncé la *doxa* du classicisme géographique français. L'essentiel de l'originalité de J. Sion réside dans son rapport humaniste à l'écrit (et à la bibliographie), son manque d'appétence pour la géographie physique pure (ce qui explique peut-être le caractère *a minima* de la nécrologie que De Martonne lui a consacrée en 1940) et la délicatesse de ses analyses de géographie humaine. Cependant, dans le *champ des possibles* de la géographie postvidalienne, J. Sion apparaît plus comme un disciple fidèle et lettré de P. Vidal de la Blache que comme un dissident qui aurait infléchi significativement les voies de la géographie classique. La très grande orthodoxie de ses élèves, tel Paul Marres, milite aussi dans ce sens.

En somme, aux générations ultérieures a été offert un modèle globalement homogène, dont les écrits d'E. de Martonne sont un reflet maximaliste et la pratique effrénée de l'excursion le creuset cérémoniel. Quand on sait l'impact d'un livre comme le *Traité de géographie physique*, à une époque où de surcroît les ouvrages destinés aux étudiants étaient rares, on ne peut qu'être tenté d'associer le réalisme martonnien aux idiosyncrasies qui depuis lors accompagnent une certaine géographie qualifiée hâtivement de « vidalienne » : culte des « faits objectifs », souci de « faire le tour de la question », amour des « fiches » véhiculant une sorte d'encyclopédisme techniciste, pratiques qui font largement écho à ce qui a été énoncé dans les pages qui précèdent. En 1942, E. de Martonne et André Cholley ont obtenu du gouvernement de Vichy l'institutionnalisation d'une filière de géographie scolaire-académique, qui depuis lors conserve pieusement (nonobstant d'épisodiques efforts de réforme) la posture imprimée par le « patron ». La mise à jour des « confort » ou des « structures » qui font son succès reste à écrire...